

1661.

Lettre au Père Hallé

[Amp, vol. 136, p. 71-76] [copie]

[cf. Mensuel *Échos de la Rue du Bac*, mars 1991, p. 65-68]

Babylone, le 15 mars 1661.

Mon très cher Père,^{o10}

Je pense n'avoir pas besoin de m'excuser auprès de vous de ce qu'il y a longtemps que je ne vous ai donné de mes nouvelles. Vous m'êtes trop cher, et je crois vous l'être trop, pour que vous puissiez douter du souvenir et de l'estime que j'aurai toujours de Votre Révérence.

Venant donc à vous marquer quelque chose des dispositions où nous avons été jusqu'à présent, depuis notre départ de France, je vous dirai qu'il me paraît que le Bon Dieu est parfaitement le maître de notre intérieur et de toutes ses opérations. Son procédé est absolu en nous : on ne nous demande plus si nous voulons les choses, mais en même temps que l'âme voit ou expérimente le bon plaisir de Dieu, elle s'y porte, non seulement sans réflexion, mais aussi avec une complaisance ineffable. Ce que je remarque de plus admirable en cette conformité, uniformité ou déiformité de vouloir, est que dans cette égalité de volonté l'âme demeure continuellement dans de plus hauts sentiments et de plus profondes adorations de la très

¹⁰ Le Père Simon Hallé (1602-1672), né à Paris, religieux de l'ordre des minimes, fut le directeur spirituel de Mgr Lambert depuis 1656. (Cf. THUILLIER René, *Diarum patrum, fratrum et sororum Ordinis Minimorum Provinciae Franciae, sive Parisiensis, qui religiosè obierunt ab anno 1506 ad annum 1700*, Paris, Petrum Giffard, 1709 ; rééditions : Suisse, Slatkine, 1972).

suprême majesté de Dieu et que, pour ce qui la [p. 72] regarde, elle croît de plus en plus en une doctissime et très heureuse connaissance, et en une très sainte et irréconciliable haine de soi-même. Ces effets viennent sans doute de leur cause, c'est-à-dire de l'union que l'âme a avec son Tout. Ah ! mon Père, qu'il est difficile de se posséder, parlant de cette belle vie ! Vous en savez plus que moi, et cependant, cela n'empêche pas que je ne me réjouisse avec vous du bonheur d'être tout à Dieu.

Je vous avoue que je pensais qu'il fût plus difficile et que je n'eusse jamais cru que Dieu se fût communiqué de la manière qu'il le fait. N'est-il pas vrai que si on osait trouver à redire à sa manière d'agir, on aurait bien à lui reprocher en cette rencontre l'oubli qu'il fait de sa grandeur ? Mais après tout, l'homme étant le tabernacle du Saint-Esprit et les délices de Dieu, je me sens forcé, écrivant cette lettre, de dire que je n'ai pas de raison d'en être surpris. N'y a-t-il pas moyen de désabuser les hommes ? Ne peut-on pas avoir assez de crédit auprès d'eux pour leur persuader que la plus profonde science et les plus véritables plaisirs consistent en la connaissance et en l'amour expérimental de Notre Seigneur Jésus-Christ ? Ne peut-on pas leur donner des moyens faciles d'y parvenir ? Il n'y a qu'à quitter ce qui ne vaut rien et qui ne nous appartient pas, je veux dire toutes choses et tout nous-même.

En vérité, cela est-il [p. 73] si difficile, considérant que ce qui paraît être quelque chose n'est rien, qu'on nous le peut ôter, ou que nous le quitterons en sortant de ce monde ? Pour ce qui nous regarde, un homme qui juge des choses sainement ne voit-il pas que son entendement et sa volonté sont tout à fait dépravés ? Et qu'ainsi, s'il veut faire quelques grandes fortunes spirituelles, il doit prendre tous les moyens pour y arriver contenus dans le Nouveau Testament. Et pour la continuer et l'augmenter, il n'y a rien qui le puisse si bien faire que la continuelle conversation

avec Dieu et une perpétuelle fidélité à l'attrait de sa grâce. Je confesse que ceci ne se connaîtra bien que par la pratique. C'est pourquoi, lorsque nous rencontrons un homme de bonne volonté, disons-lui peu et faisons-lui beaucoup faire : j'entends que nous laissons opérer Dieu en lui de toute l'étendue de ses desseins. Ce sera par là que nous contribuerons pleinement au bonheur de celui qui prend nos avis et que le Bon Dieu sera glorifié de lui en la manière qu'il lui plaira.

Cependant, le temps me presse de finir et de vous dire que nous partons aujourd'hui pour Bassora, où nous espérons être dans douze jours. Là, nous prendrons résolution suivant les occasions qui se rencontreront, pour aller au lieu de notre mission par la Perse ou par les États du Grand Mogol et ensuite pénétrer les États de l'Ouzbek, [p. 74] Turkestan et Katay, qui sont des pays tout à fait inconnus. Bien que nous puissions prendre la route de mer, qui est la voie ordinaire et la plus facile, toutefois nous nous sentons pressés de passer par ces grands et vastes États où l'avarice ne s'est point encore fait jour. Beaucoup de bons missionnaires l'ont tenté et même depuis peu, mais sans y pouvoir réussir. Ainsi on aura raison de nous accuser de quelques témérités de le vouloir entreprendre. Mais peut-on s'en abstenir ? Quelle apparence de ne pas savoir la disposition que ces peuples (dont la plupart sont idolâtres) ont à connaître et aimer Notre Seigneur Jésus-Christ ? L'on nous dissuade de ce dessein, dans la pensée qu'il est impossible. Néanmoins, que c'est ici une affaire qui dépend purement de notre ministère apostolique et qu'en cela principalement nous nous devons abandonner à la divine Providence. En ce seul point donc, nous n'écouterons personne, afin qu'en nous exposant pour le pur amour de Notre Seigneur et le prochain, nous tâchions de pratiquer une fois en notre vie un acte de pure foi, de pure charité, de pur abandon, de pure confiance, de pur amour, par rapport

à celui que Notre Seigneur Jésus-Christ nous a porté, et dans l'union de son Esprit.

Au reste, j'ai beaucoup de joie de pouvoir garder plus exactement qu'en France et d'imiter, au moins les jours de [p. 75] jeûne de l'Église, dans le boire et le manger, la pureté quadragésimale des minimes^{o11}. Nous avons commencé devant le carême de la pratiquer par nécessité, bien que volontairement et avec plaisir. Tout cela est bien peu de chose. Nous voyons que l'habitude vient à bout de tout : on fatigue presque tout le jour, on ne boit que de l'eau, on couche dehors, on ne mange guère de chair ni de poisson par les chemins, on est dans de justes sujets de crainte de diverses sortes, et cependant, à peine pense-t-on à tout cela, et quand on y fait réflexion, on en reçoit beaucoup de consolation et ce n'est que pour en rendre des actions de grâces très particulières à Notre Seigneur Jésus-Christ.

Ne vous ayant pas auprès de moi, je supplie Votre Révérence, lorsqu'elle aura la bonté de m'écrire, de me mander si ce n'est point trop espérer de Dieu que de pratiquer ce que je tâche de faire et que je prétends continuer toute ma vie à savoir : d'attendre de la divine miséricorde tout ce qu'un petit enfant doit attendre de sa nourrice, de son père et de son tuteur dans toutes les opérations actives et passives, naturelles, morales et surnaturelles. Ces dispositions me paraissent belles, mais je ne sais si elles sont convenables. Je ne suis qu'un petit novice en la dévotion, un téméraire dans les voies de Dieu et le plus grand pécheur qui soit sur la terre. Vous le savez plus que personne du monde, puisque vous avez été [p. 76] plusieurs années, dans le tribunal de la confession et direction, mon juge, mon médecin et mon père. C'est dans

¹¹ Mgr Lambert fut membre du tiers-ordre des minimes. (Cf. GIRY François, *La règle du Tiers Ordre des Minimes, établi par St François de Paule*, 3^e édition, Paris, 1697).

cette vue que je vous demande, par aumône et par charité, vos bons avis, tant sur la disposition que je vous marque que sur celle où je pourrais me trouver ci-après, dans l'ordre de ma vocation, supposé que je ne sois pas infidèle au Bon Dieu. C'est en son nom que je vous conjure de lui demander pour moi beaucoup de grâce et beaucoup de fidélité. Si Notre Seigneur me fait la grâce d'arriver à la Chine, je prierai ceux à qui j'enverrai nos relations de vous les faire voir.

<>